

Le 6 septembre 1909

**Première rencontre avec le militaire
chargé de l'instruction du procès**

Negrini. — Nom.

Ferrer. — Ferrer *Guardià*.

Negrini. — Prénom.

Ferrer. — Francisco.

Negrini. — Date et lieu de naissance.

Ferrer. — *10 janvier 1859 à Alella.*

Negrini. — Résidence.

Ferrer. — *Mas Germinal à Montgat.*

Negrini. — Profession.

Ferrer. — Éditeur. J'ai déjà répondu à ces questions lors de mes précédents interrogatoires.

Negrini. — Vous ressortissez à présent d'un tribunal militaire. Je suis l'officier chargé de l'instruction.

Ferrer. — C'est impossible, je suis civil.

Negrini. — Taisez-vous. L'instruction suit son cours.

Ferrer. — À qui ai-je l'honneur ?

Negrini. — Don José Valerio Raso Negrini

Ferrer. — Je tiens à protester contre la fouille au corps que je viens de subir. On m'a fait mettre entièrement nu et l'on a inspecté chaque parcelle de ma peau.

Negrini. — C'était à ma demande. Je voulais m'assurer que vous n'aviez pas été blessé lors de votre participation aux émeutes.

Ferrer. — Je n'ai participé à aucune émeute, je m'élève contre cette affirmation calomnieuse!

Negrini. — J'en prends note, nous y reviendrons.

Ferrer. — Je l'espère.

Negrini. — Ferrer, j'ai sous la main un gros dossier vous concernant. Vous avez des antécédents assez lourds. Je vois que vous avez, tout d'abord, travaillé dans les chemins de fer.

Ferrer. — C'est exact.

Negrini. — Puis en 1865, vous avez été poursuivi pour la tentative de coup d'état républicain, à laquelle vous participez sous le nom de code de « zéro ».

Ferrer. — Cela n'a pas été prouvé, je n'ai jamais pris les armes.

Negrini. — Vous avez, ensuite, fui en France, où vous avez vécu dans la mouvance du chef révolutionnaire Ruiz Zorrilla.

Ferrer. — J'ai travaillé pour lui comme secrétaire.

Negrini. — Vous avez, en 1892, à l'occasion du « Congrès de la Libre-Pensée » à Madrid, lancé l'appel suivant. (*Negrini lit un document :*)
« Nous sommes entièrement convaincus qu'au

jour où, à la même heure, tomberaient les têtes de la famille royale et de ses ministres et où les palais s'écrouleraient, il se produirait une telle panique, qu'une poignée d'homme pourrait, sans combat, s'emparer des édifices publics. Nous cherchons seulement 300 volontaires, qui à notre exemple, seraient disposés, à jouer leur tête, pour commencer le mouvement à Madrid. Que ceux qui veulent avoir la gloire d'être les premiers sur cette liste, indiquent leur nom et leur adresse à M. Ferrer, Poste restante, *rue Lafayette*, Paris. Mieux vaut mourir que vivre sous la honteuse oppression d'une bande de voleurs soutenue pas les prêtres. Debout nobles et vaillants fils du Cid. Longue vie à la Révolution. Vive la Dynamite ! »

Est-ce de vous ?

Ferrer. — En partie, on a changé plusieurs mots. Notamment le dernier. Jamais je n'ai écrit « Vive la Dynamite ! ». J'ai écrit : « Vive l'Anarchie ! »

Negrini. — Mais dans son ensemble, ce discours est le vôtre, reconnaissez-le.

Ferrer. — C'était ma pensée, il y a 17 ans !

Negrini. — Nous y reviendrons. En 1901, vous avez ouvert, à Barcelone, un établissement d'enseignement laïc.

Ferrer. — L'École Moderne.

Negrini. — Cet établissement a été fermé pour trouble à l'ordre public en 1906. Vous y aviez abrité l'anarchiste Mateo Morral. Responsable d'une tentative d'assassinat, sur la personne de Sa Majesté le roi d'Espagne Alphonse XIII. Cette tentative a fait 28 morts dans la foule.

Ferrer. — Mateo Morral, avait travaillé à l'École Moderne comme bibliothécaire. C'était un exalté, j'ai dû le renvoyer de mon établissement. Je ne suis pas responsable des actes qu'il a commis par la suite.

Negrini. — Beaucoup d'honnêtes gens sont persuadés que c'est vous qui l'avez poussé à ce crime.

Ferrer. — Oui, très injustement, ces honnêtes gens se trompent. Je suis opposé à toute forme de violence.

Negrini. — C'est pourtant au titre de complice qu'on vous a arrêté après l'attentat de Mateo

Morral et qu'on vous a intenté un procès au civil où l'on a requis contre vous la peine de mort !

Ferrer. — Mon innocence était criante, j'ai été acquitté de tout cela...

Negrini. — ... À la suite d'une campagne de presse internationale qui a intimidé nos juges. Depuis vous avez soutenu, de vos deniers, la création du syndicat « *Solidaridad Obrera* », solidarité ouvrière.

Ferrer. — Le syndicalisme est une activité pacifique autorisée par la loi espagnole.

Negrini. — Le 10 juin dernier, Sa Majesté le roi a signé un décret autorisant le ministre de la guerre à rappeler les réservistes pour les envoyer sur le front au Maroc. Le lieu d'embarquement pour les troupes fut fixé à Barcelone.

Ferrer. — Oui. C'était une erreur.

Negrini. — Beaucoup de gens en Catalogne ont refusé d'obéir aux ordres et de répondre à l'appel de mobilisation.

Ferrer. — Cette guerre est injuste, elle ne sert que les intérêts des groupes miniers et des spéculateurs.

Negrini. — Il y eut des manifestations, des émeutes, des échauffourées, des barricades...

Ferrer. — On a fait donner la troupe contre le peuple, cela a mit le feu aux poudres.

Negrini: On a compté plus de 100 morts dans les rues de Barcelone.

Ferrer. — Et après les arrestations de masse, beaucoup d'exécutions sommaires.

Negrini. — Grâce à quoi, le calme est aujourd'hui revenu dans tout le pays.

Ferrer. — Pendant que nos soldats massacrent les populations civiles au Maroc.

(Temps)

Negrini. — Monsieur Ferrer, je suis en charge de l'instruction de votre dossier, n'attendez de moi aucune complaisance. Votre second procès ne sera pas à l'image du premier. *(Un temps)*
Des témoins affirment, par écrit, vous avoir vu

armé à la tête des émeutiers pendant les journées sanglantes de Barcelone.

Ferrer. — C'est faux. Je confondrai ces gens quand je leur serai confronté.

Negrini. — Il n'y aura pas de confrontation, on lira seulement leur témoignage devant le tribunal.

Ferrer. — Alors je produirai des témoins à décharge qui diront que j'étais chez moi, avec eux, pendant ces journées. — ma compagne Soleidad, mon frère José, ma belle sœur,...

Negrini. — On ne convoquera pas non plus de témoins à décharge.

Ferrer. — Alors eux aussi témoigneront par écrit.

Negrini. — Nous n'aurons pas le temps de les solliciter. Nous avons comme consigne d'agir vite.

Ferrer. — Et contre toute justice ! Aurais-je au moins droit à un avocat ?

Negrini. — Bien sur ! Nous vous soumettrons, en temps utiles, une liste d'officiers parmi lesquels vous pourrez choisir.

Ferrer. — Vous êtes trop bon.

Negrini. — C'est aussi mon avis.

Ferrer. — Me voici condamné d'avance. De quoi me tenez-vous coupable ? Depuis 8 ans je me consacre exclusivement à l'enseignement.

Negrini. — Nous sommes de notre côté persuadés du contraire. Vous avez été l'âme de cette révolte. Votre école et votre enseignement ont répandu partout dans le peuple les idées néfastes qui sont à la base des troubles actuels. — le libre examen, l'hygiène, l'athéisme, l'esprit scientifique, l'éducation physique, la mixité. Vos cours du soir et du dimanche destiné aux parents, vos, soi-disant, universités populaires ouvertes aux adultes, ont encore davantage diffusé vos chimères, comme une maladie infectieuse. Tout cela vous condamne aux yeux de la Couronne, de l'Église et de l'Armée.

Ferrer. — Et mérite sans doute le peloton d'exécution ?

Negrini. — Je ne vous le fais pas dire ! (*Il sort*)

(*Teresa entre et s'adresse au public*)

Teresa. — Mon nom est Teresa Sanmarti, je n'ai jamais pu témoigner dans cette affaire mais je tiens à dire, ici, que Francisco Ferrer n'est pas un homme, c'est un démon. Il m'a rendue folle. Il m'a trahie, blessée, et je dirais qu'il mérite ce qui lui arrive si tout cela ne rendait pas nos filles aussi tristes. C'est un individu multiple, le roi des manipulateurs. Il est capable de tout pour arriver à son but. Sans en avoir l'air, insensiblement. C'est un séducteur, toujours impeccable, très bien mis, portant beau, brillant, courtois, raffiné ; humain, s'intéressant aux problèmes des autres et toujours prêt à se couper en quatre pour les résoudre. C'est de cette façon qu'il a fait ma conquête.

J'avais 18 ans, j'étais en larme dans le train de Gérone que j'avais pris pour entrer au couvent. Il a contrôlé mon billet, il m'a demandé si j'avais des amis, s'il pouvait m'aider. Je lui ai dit que j'étais malheureuse car je n'étais pas très sûre d'avoir envie d'entrer en religion, mais que ma mère m'y forçait. Il m'a proposé d'aller lui parler, il m'a rassurée, consolée et séduite. J'étais subjuguée. En quelques secondes, il a fait basculer mon destin ! C'était un beau parleur ; il me rappelait mon père, avocat, qui est mort quand j'étais encore toute petite. Ferrer a, tout de suite, beaucoup plu à ma mère et n'a eu aucun mal à la convaincre que je ne ferais

pas une bonne religieuse. Nous étions dans de grandes difficultés financières, il a proposé de nous aider. Nous allions à l'église ensemble, c'était un employé parfait, promis au plus bel avenir, parlant plusieurs langues. En quelques semaines, nous étions fiancés, en quelques mois, mariés. Nous fûmes longtemps très heureux. Il m'a fait quatre filles.

Puis, les ennuis ont commencé. Des retards, des absences de plus en plus fréquentes, des conciliabules avec des individus louches. Je me suis aperçue qu'il fréquentait des gens étranges, des anarchistes, des francs-maçons, des républicains, des révolutionnaires... Je lui ai fait des reproches, je lui ai dit qu'il compromettrait notre avenir et notre bonheur à tous. Il m'a dit qu'il avait des convictions et que cela passait avant tout. Je lui ai répondu qu'on était libre d'avoir des convictions lorsqu'on restait célibataire, mais qu'à présent qu'il m'avait épousée et rendue mère, il avait aussi des responsabilités qu'il faudrait qu'il assume malgré ses grands rêves. Il a reconnu que je n'avais pas tort. Il m'a promis qu'il ferait de son mieux pour nous épargner, moi et mes enfants, car il nous aimait, mais qu'il ne renoncerait à rien de ce qu'il envisageait d'entreprendre. J'ai voulu le ramener dans le droit chemin. Il s'est cabré. Nos scènes sont devenues plus

violentes, plus fréquentes. Notre foyer était un enfer. Puis un jour, il a disparu, longtemps, sans donner de nouvelles. J'ai appris qu'il y avait eu une tentative de coup d'état Républicain à Madrid, qui avait échoué. Il y avait eu des morts, des coups de feu. La plupart des révolutionnaires étaient en fuite. J'étais certaine qu'il était l'un d'entre eux ! Une nuit, il a frappé au volet de ma chambre, il est entré. Il a fait sa valise, il m'a remis une somme d'argent, il m'a dit qu'ils avaient raté leur coup, et qu'ils devaient s'exiler en France. Il m'a juré que, dès qu'il le pourrait, il me ferait venir là-bas. Et il m'a laissée là, avec les enfants, entourée de la réprobation générale de nos amis et de mes parents, dans la gêne et la honte. Enfin, un jour, il m'a fait dire qu'il m'attendait à Paris.

J'ai hésité à le rejoindre, j'avais peur de ce saut dans le vide, mais, à court d'argent, j'ai bien dû m'y résoudre. J'espérais qu'il aurait changé, que nous repartirions autrement, du bon pied. Pas du tout ! Il était devenu bien pire. Ce qu'il faisait à Barcelone en secret, il le faisait à Paris ouvertement. Il fréquentait des gens épouvantables, ce Ruiz Zorrilla, chef des Espagnols révolutionnaires, et tous ces Français républicains. Ce Jaurès qui pérorait dans notre salon, ce grand rêveur d'Anatole France. Et tous ces francs-maçons anticléricaux à qui

il donnait des cours d'espagnol. Après notre aînée, Trinidad, il n'avait plus voulu donner de noms chrétiens à nos filles. Il les avait nommées Luz, Paz, et la dernière Sol. Appeler nos enfants Lumière, Paix et Soleil, c'était ridicule. J'ai fini par refuser qu'il reçoive tous ces amis mécréants à la maison. Il est allé faire ses réunions à l'hôtel. Je l'injuriais tous les jours, même en public. Il a demandé le divorce. Je lui ai dit que les Espagnols ne divorçaient pas. Que je préférerais me tuer avec mes enfants. Alors il est parti, en emportant mes filles ! Je l'ai poursuivi et je lui ai mis trois balles dans la peau ; sans remord, puisque mon curé m'avait promis l'absolution. Malheureusement, Ferrer n'est pas mort. Après cela, il a jeté son dévolu sur deux femmes riches, la mère et la fille Meunier. Il les a séduites et fait mourir, l'une après l'autre. C'est avec leur argent, qu'il a reçu en héritage, qu'il est reparti en Espagne, avec une nouvelle conquête, nommée « Léopoldine ». C'est avec cette jeune effrontée qu'il a fondé son « École Moderne » à Barcelone. Il a commencé à répandre le venin de son enseignement sur le monde. À Léopoldine aussi, il a fait un enfant, un garçon nommé « Riego ». Il a rendu cette pauvre femme très malheureuse en organisant des attentats, en s'engageant dans le syndicalisme

ouvrier. Il était sans cesse sur les routes, en navette avec Paris, Londres et Bruxelles, il répandait partout la révolution et le règne du diable. Léopoldine, de guerre lasse, finit aussi par le quitter. C'est alors qu'il a rencontré cette Soledad, cette égérie sulfureuse et perverse, qui lui a été fatale, et l'a entraîné aux pires folies, jusqu'à le pousser sur les barricades de la semaine sanglante. Moi, à présent, j'ai refait ma vie avec un homme bien. Et je ne veux plus entendre parler de Ferrer.